

TROISIÈME ET QUATRIÈME ÉPOQUE

DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

ÉPOQUES ANGLO-NORMANDE ET NORMANDE FRANÇOISE,
DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT ET DE HENRI II A HENRI VIII.

TROUVÈRES ANGLO-NORMANDS.

Après la conquête des Normands, le moyen âge commence, et les choses changent de face. L'Angleterre a éprouvé dans son idiome des révolutions inconnues aux autres pays : le *teutonique* des Angles refoula le *gallique* des Bretons dans les vallées du pays de Galles ; le *danois*, le *scandinave*, ou le *goth*, renferma l'*perse* parmi les highlanders écossais et altéra le pur *saxon* ; le *normand*, ou le *vieux françois*, relégua l'*anglo-saxon* chez les vaincus.

Sous Guillaume et ses premiers successeurs, on écrivit et l'on chanta en latin, en calédonien, en gallique, en anglo-saxon, en roman des trouvères, et quelquefois en roman des troubadours. Il y eut des poètes, des bardes, des jongleurs, des ménestrels, des contéors, des fabléors, des gestéors, des harpéors. La poésie prit toute espèce de formes, et donna à ses œuvres toutes sortes de noms : lais, ballades, rotruenges, chansons à carole, chansons de gestes, contes, sirventois, satires, fabliaux, jeux-partis, dictiés. Dès le vi^e siècle, Fortunat donna le nom de lais, *leudi*, aux chants des barbares. On comptoit des romans d'amour, des romans de chevalerie, des romans du Saint-Graal, des romans de la Table-Ronde, des romans de Charlemagne, des romans d'Alexandre, des pièces saintes. Dans le *Songe du dieu d'amour*, le pont qui conduit au palais du dieu est composé de *rotruenges*, stances accompagnées de la vielle ; les planches sont faites de *dits* et de *chansons*, les solives de *sons de harpe*, les piles des *doux lais des Bretons*.

Robert de Courte-Heuse, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume

le Conquérant, enfermé pendant vingt-huit ans dans le château de Cardiff, au bord de la mer, apprit la langue des bardes gallois. A travers les fenêtres de sa prison, il voyoit un chêne dominer la forêt dont le promontoire de Penarth étoit couvert. Il disoit à ce chêne : « Chêne, planté au sein des bois, d'où tu vois les flots de la Saverne lutter contre la mer ; chêne, né sur ces hauteurs où le sang a coulé en ruisseaux ; chêne, qui as vécu au milieu des tempêtes, malheur à l'homme qui n'est pas assez vieux pour mourir ! »

Un autre prince anglois, Richard Cœur de Lion, fut couronné comme troubadour. Il avoit composé en langue romane du midi, sa langue maternelle, un sirvente sur sa captivité à Worms. Parmi les poètes ses contemporains, Richard n'est pas fils d'Éléonore de Guienne, mais de la princesse d'Antioche, trouvée en pleine mer sur un vaisseau tout d'or, dont les cordages étoient de soie blanche. Ce vaisseau est la grande *serpente* des romanciers. Quand les enfants des femmes arabes étoient méchants, elles les menaçoient du *roi Richard*, et quand un cheval ombrageux tressailloit, le cavalier sarrasin le frappoit de l'éperon en lui disant : *Et cuides-tu que ce soit le roi Richard?* Guillaume Blondel (qu'il ne faut pas confondre avec le trouvère Blondel de Nesle) étoit un des ménestrels de Richard : nous n'avons pas sa chanson fidèle ; il n'en est resté que la tradition.

Rien n'étoit plus célèbre que l'histoire populaire du *marquis au court nez*.

Guillaume, trouvère anglo-normand, a laissé dans son poème des *Joies de Notre-Dame* une description curieuse de Rome et de ses monuments au xi^e siècle. Il composa un petit poème, fort ingénieux, sur ces trois mots : *fumée, pluie et femme*, qui chassent un homme de sa maison : la maison c'est le ciel, la fumée l'orgueil, la pluie, la convoitise, la femme la volupté : trois choses qui empêchent d'entrer dans le ciel, maison de l'homme.

Un moine du mont Saint-Michel, dans la description qu'il fait des fêtes de ce monastère (alors sous la domination angloise), nous apprend que « dessous Avranches, vers Bretagne, étoit la forêt de Cuokelunde, remplie de cerfs, mais où il n'y a à présent que des poissons. En la forêt avoit un monument. » Le poète place l'irruption de la mer sous le règne de Childebort.

Geoffroy Gaimar, auteur de l'Histoire des Rois anglo-saxons, emprunta des bardes gallois le *Brut d'Angleterre*, que Wace traduisit du latin de Geoffroy de Montmouth. Celui-ci, selon M. l'abbé de la Rue, l'avoit traduit de l'original bas-breton apporté en Angleterre par Gautier Galenius, archidiacre d'Oxford.

Brut ou Brutus est un arrière-petit-fils d'Énée, premier roi des Bretons. Du roi Brut descendit Arthur ou Arthus, roi de l'Armorique, dont nous autres Bretons attendons le retour comme les juifs attendent le messie. Arthur institua l'ordre de chevalerie de la Table-Ronde : tous les chevaliers de cet ordre ont leur histoire, d'où il advient qu'un premier roman a ce que les ménestrels appeloient des *branches*, ainsi que dans Arioste un conte en engendre un autre. Arthur et ses chevaliers sont un calque de Charlemagne et de ses preux. Mais n'est-il pas inconcevable qu'on cherche toujours l'origine de ces merveilles dans le faux Turpin, qui écrivoit en 1095, sans s'apercevoir qu'elle se trouve dans l'histoire des *Faits et gestes de Karle le Grand*, compilés en 884 par le moine de Saint-Gall ?

Le roman du Rou est encore de Robert Wace. Là se lit l'histoire authentique des fées de ma patrie, de la forêt de Bréchéliant, remplie de tigres et de lions : *l'homme sauvage* y règne, et le roi Arthur le veut percer avec *l'escalibar*, sa grande épée. Dans cette forêt de Bréchéliant murmure la fontaine Barenton. Un bassin d'or est attaché au vieux chêne dont les rameaux ombragent la fontaine ; il suffit de puiser de l'eau avec la coupe et d'en répandre quelques gouttes pour susciter des tempêtes. Robert Wace eut la curiosité de visiter la forêt, et n'aperçut rien :

Fol m'en revins, fol y allai.

Un charme mal employé fit périr l'enchanteur Merlin dans la forêt de Bréchéliant. Pieux et sincère Breton, je ne place pas Bréchéliant près Quintin, comme le veut le roman du Rou ; je tiens Bréchéliant pour Becherel, près de Combourg. Plus heureux que Wace, j'ai vu la fée Morgen et rencontré Tristan et Yseult ; j'ai puisé de l'eau avec ma main dans la fontaine (le bassin d'or m'a toujours manqué), et en jetant cette eau en l'air, j'ai rassemblé les orages : on verra dans mes *Mémoires* à quoi ces orages m'ont servi.

Le trouvère anonyme continuateur du Brut d'Angleterre est un Anglo-Saxon : il s'exprime avec la verve de la haine contre Guillaume, venu « non élever des villes, mais les détruire ; non bâtir des hameaux, mais semer des forêts. » Le poème offre un ingénieux épisode.

Le conquérant veut savoir quel sera le sort de sa postérité : il convoque une assemblée de notables et des principaux membres du clergé d'Angleterre et de Normandie. Le conseil, fort embarrassé, mande séparément les trois fils du roi : Robert de Courte-Heuse paroit le premier. Un sage clerc lui dit : « Beau fils, si Dieu tout-puissant avoit fait de vous un oiseau, quel oiseau voudriez-vous être ? »

« Un épervier, répond Robert. Cet oiseau, pour sa valeur, est chéri des princes, aimé des chevaliers, porté sur la main des dames. »

Après Robert de Courte-Heuse vient Guillaume le Roux : « Il auroit voulu être un aigle, parce que l'aigle est le roi des oiseaux. »

Après Guillaume le Roux se présenta Henri, son jeune frère : « Il voudroit être un estournel, parce que l'estournel (l'étourneau) est un oiseau simple, qui ne fait de mal à personne et vole de concert avec ses semblables ; s'il est mis en cage, il se console en chantant. »

Courte-Heuse, vaillant comme l'épervier, mourut dans les fers ; Guillaume, roi comme l'aigle, fut cruel et finit mal ; Henri fut doux, bienfaisant comme l'estournel ; il eut des peines, mais les années (complainte longue, triste et à même refrain) les adoucirent.

PARADIS TERRESTRE. DESCENTE AUX ENFERS.

Un trouvère anonyme célèbre le voyage de saint Bradan, l'Irlandais, au paradis terrestre. Le saint, accompagné de ses moines, découvre dans une île le *paradis des oiseaux* : ces oiseaux répondent à la psalmodie du saint ; c'étoient apparemment les ancêtres de l'oiseau des jardins d'Armide.

Dans une autre île est un arbre à feuilles d'un rouge pâle ; des volatiles blancs se perchent sur l'arbre. Un de ces cygnes, interrogé par Bradan, lui répond : « Mes compagnons et moi nous sommes des anges chassés du ciel avec Lucifer. Nous lui avons obéi comme à notre chef, en sa qualité d'archange ; mais n'ayant point partagé son orgueil, Dieu nous a seulement exilés dans cette île. » Voilà l'ange repentant de Klopstock.

Du *paradis des oiseaux*, saint Bradan, toujours avec ses moines, arrive dans une autre île, où s'élève l'abbaye de Saint-Alban.

Il court de nouveau au large, est attaqué par un serpent, qu'une bête envoyée de Dieu combat, puis par un griffon, qu'un dragon avale. Des poissons étranges viennent écouter le solitaire célébrant la Saint-Pierre en haute mer.

La barque aborde aux enfers : les ténèbres obscurcissent la région maudite ; la fumée, les étincelles, les flammes, forment un voile impénétrable à la clarté du jour. Sur une roche escarpée on aperçoit un homme nu, lacéré de coups de fouet, la chair en lambeaux, le visage couvert d'un drap : ce damné est Judas ; il raconte au saint ses inexprimables tourments ; pour chaque jour de la semaine, il y a une nouvelle douleur.

Marie, dite de France, dont nous avons un recueil de lais, mit en vers *Le Purgatoire de saint Patrick d'Irlande*, qu'Henri, moine de Saltry, composa primitivement en latin dans le XII^e siècle. Par une caverne au-dessus de laquelle saint Patrick bâtit un couvent, on descendait au lieu d'expiation.

Deux autres trouvères traitent le même sujet : ils mènent O'Wein au purgatoire ; le chevalier passe auprès de l'enfer, dont il voit les tourments, parvient au paradis terrestre, et s'approche du paradis céleste.

Adam de Ross chante à son tour la descente de saint Paul aux enfers. L'archange saint Michel sert de guide à l'apôtre. Il lui dit : « Bonhomme, suis-moi sans effroi, sans peur et sans soupçon. Dieu veut que je te montre les grincements de dents, le travail et la tristesse que souffrent les pécheurs. »

Michel va devant ; Paul le suit, disant les psaumes. A la porte de l'enfer croit un arbre de feu ; à ses branches sont suspendues les âmes des avares et des calomniateurs. L'air est rempli de diables volants, qui conduisent les méchants aux brasiers.

Les deux voyageurs parcourent les régions désolées. L'archange explique à l'apôtre les tourments infligés à différents crimes : au sein d'une immense forge, d'une vaste mine, où grondent et brillent des fournaies ardentes, coulent des fleuves de métaux fondus dans lesquels nagent des démons. A mesure que les envoyés du ciel s'enfoncent dans le giron du globe, les supplices deviennent plus terribles : saint Paul est saisi de pitié.

Un puits scellé de sept sceaux présente son orbite : l'archange lève les sceaux, en écartant l'apôtre pour laisser s'exhaler la vapeur pestilentielle. Au fond du puits gémissent les plus grands coupables ; saint Paul demande combien dureront les peines ; saint Michel répond : « Cent quarante mille ans ; mais je n'en suis pas bien sûr. »

L'apôtre invite l'archange à conjurer Dieu d'adoucir les souffrances des réprouvés ; des anges compatissants se joignent à leurs prières ; elles sont écoutées ; le Seigneur ordonne qu'à l'avenir les supplices cesseront depuis le samedi jusqu'au lundi matin. Saint Bradan, dans son voyage au paradis terrestre, avait obtenu la même grâce pour Judas. La durée de cette suspension des supplices est la même que la durée fixée par les premières trêves que l'on appeloit *paix de Dieu*.

Le moyen âge n'est pas le temps du style proprement dit, mais c'est le temps de l'expression pittoresque, de la peinture naïve, de l'invention féconde. On voit avec un sourire d'admiration ce que des peuples ingénus tiroient des croyances qu'on leur enseignoit : à leur imagina-

tion, grande, vive et vagabonde, à leurs mœurs cruelles, à leur courage indomptable, à leur instinct de conquérants et de voyageurs mal comprimé, les prêtres, missionnaires et poètes offroient de merveilleux tourments, des périls éternels, des invasions à tenter, mais sans changer de place, dans des régions inconnues. Le paradis terrestre que la muse chrétienne montrait en perspective aux barbares (lieu de délices où ils ne pouvoient arriver que par un long chemin et après de rudes travaux) étoit comme cette Rome qu'ils avoient cherchée jadis au bout du monde, à travers mille périls, la torche et l'épée à la main.

Le voyage d'Ulysse aux champs Cimmériens et la descente d'Énée au Tartare renferment l'idée primitive de ces fictions. Cette idée fut communiquée aux siècles chrétiens par la littérature classique ; on la retrouve dans tout le moyen âge sous le titre de *visio inferni*. L'arbre de feu aux branches duquel sont suspendues les âmes des avares est l'orme où les songes viennent se réfugier dans le vestibule du Tartare (*Énéid.*, liv. vi.)

Les trois ouvrages du trouvère de Saint-Bradan, de Marie de France et d'Adam de Ross, rappellent le paradis, le purgatoire et l'enfer de *La divina Commedia*. Saint Paul est conduit aux enfers par l'archange saint Michel, comme Dante par Virgile ; saint Paul est saisi de pitié, comme Dante ; saint Bradan trouve Judas, comme Dante le rencontre, le plus tourmenté des damnés : la douleur varie pour Judas chez le trouvère (le trouvère ne donne que cent quarante mille années à la durée des tourments) ; la douleur est une et constante comme l'éternité, chez le poète.

Cancellieri prétend que Dante a pris le fond de sa composition dans les *Visions de l'Enfer* d'Alberic, moine au mont Cassin vers l'an 1120. Qu'est-ce que cela prouve ? Que Dante a travaillé sur les idées et les croyances de son temps, ainsi qu'Homère avec les traditions de son siècle. Mais le génie, à qui est-il ? A Dante et à Homère. Dante a visiblement emprunté quelques traits de son Ugolin au Tydée de Stace : qu'importe ?

Dans le moyen âge, Virgile est surnommé *Le poète* ; il se retrouve partout. Les moines auteurs de la tragédie de *Saint-Martial de Limoges* font apparaître l'auteur de *L'Énéide* avec les prophètes ; il chante au berceau du Messie un *Benedicamus* rimé. Dante a naturellement été conduit à prendre le poète latin pour guide aux enfers ; c'étoit comme quelqu'un de son temps ; Virgile ne fut-il pas déclaré seigneur de Mantoue en 1227 ? Dante naquit en 1265.

Dans l'ordre historique du moyen âge, ainsi que dans l'ordre religieux, deux ou trois idées générales dominent : les barbares ont voulu

descendre d'Énée; nous venons tous des Troyens; personne ne tire son origine des Huns, des Goths, des Francs, des Angles. D'un côté, les nations barbares, civilisées par les prêtres chrétiens, ont eu honte de leur barbarie; de l'autre, elles ont tenu à l'honneur d'être sorties de la même source que cet empire romain dont elles s'étoient faités les héritières après l'avoir mis à mort : les filles de Jason déchirèrent leur père pour le rajeunir.

MIRACLES. MYSTÈRES. SATIRES.

Les *miracles* et les *mystères* firent une partie essentielle de la littérature de tous les chrétiens, depuis le x^e jusqu'au xv^e siècle. Geoffroi, abbé de Saint-Alban, composa en langue d'oïl *Le Miracle de sainte Catherine* : c'est le premier drame écrit en françois dont jusque ici on ait connoissance. L'auteur le fit jouer dans une église en 1110, et emprunta, pour en revêtir les acteurs, les chapes de l'abbaye de Saint-Alban.

Le clergé encourageoit ces spectacles, comme un enseignement public de l'histoire du christianisme : le théâtre grec eut la même origine religieuse. Les *miracles* et les *mystères* se donnoient en-plein jour dans les églises, dans les cours des palais de justice, aux carrefours des villes, dans les cimetières; ils étoient annoncés en chaire par le prédicateur; souvent un abbé ou un évêque y présidoit, la crosse à la main. Le tout finissoit quelquefois par des combats d'animaux, des joutes, des luttes, des danses et des courses. Clément VI accorda mille ans d'indulgence aux personnes pieuses qui suivroient le cours des pièces saintes à Chester.

Ces spectacles étoient pour les plébiens ce qu'étoient les tournois pour les nobles. Le moyen âge comptoit beaucoup plus de solennités que les siècles modernes : les véritables joies naissent partout des croyances nationales. La révolution n'a pas eu le pouvoir de créer une seule fête durable, et s'il est encore des jours fériés populaires, en dépit de l'incrédulité ils appartiennent tous au vieux christianisme : on ne prend bien qu'aux plaisirs qui sont en même temps des souvenirs et des espérances. La philosophie attriste les hommes; un peuple athée n'a qu'une fête : celle de la mort.

Les représentations théâtrales passèrent de la *clergie* aux laïques. Des marchands drapiers donnèrent à Londres *La Création*. Adam et Ève paroissoient tout nus. Des teinturiers jouèrent *Le Déluge*. La femme de Noé refusoit d'entrer dans l'arche, et souffletoit son mari.

Le cours que M. Magnin fait aujourd'hui avec autant de savoir que de talent complétera le cercle des connoissances sur les *mystères* et sur l'époque qui les a précédés : sujet plein d'intérêt et inhérent aux entrailles de notre histoire.

Les *satires* occupoient une grande place dans les poésies de l'Angleterre normande. Les dames, respectées des chevaliers, étoient fort peu des jongleurs; ceux-ci leur reprochoient l'amour de la parure et des petits chiens. « Si vous voulez faire une visite à une dame, enveloppez-vous bien, empruntez même la chape de Saint-Pierre de Rome, car en entrant vous serez assailli des chiens de toutes espèces : vous en trouverez de petits sautant comme griffillons, et d'énormes levriers rampant comme des lions. » (*L'abbé de La Rue.*)

On maltraite encore les dames dans *Les Noces des Filles du Diable*, dans *L'Apparition de saint Pierre*, stances contre le mariage. Le Pape, les évêques, les moines, les nobles, les riches, les médecins, les divers états de la vie, ont leur lot dans *Le Roman des Romains*, dans *Le Bezant de Dieu*, dans *Le Pater noster des Gourmands*, dans les *Litanies des Vilains*, *Le Credo du Juif*, *L'Épître* et *L'Évangile des Femmes*, et surtout dans ces satires générales qui portoient le nom de *Bible* :

An other abbaï is their bi
For soth a gret nunnerie, etc.

« Auprès d'une abbaye se trouve un couvent de nonnes, au bord d'une rivière douce comme du lait. Aux jours d'été les jeunes nonnes remontent cette rivière en bateaux; et quand elles sont loin de l'abbaye, le diable se met tout nu, se couche sur le rivage et se prépare à nager, agile. Il enlève les jeunes moines, et revient chercher les nonnes. Il enseigne à celles-ci une oraison : le moine bien disposé aura douze femmes à l'année, et il deviendra bientôt le père abbé. »
Je supprime de grossières obscénités.

Le Credo de Pierre le Laboureur (Peter Plowman) est une satire amère contre les moines mendiants :

I fond in a freture a frere on a benche, etc.

« J'ai rencontré, assis sur un banc, un frère affreux; il étoit gros comme un tonneau; son visage étoit si plein qu'il avoit l'air d'une vessie remplie de vent, ou d'un sac suspendu à ses deux joues et à son menton. C'étoit une véritable oie grasse, qui faisoit remuer sa chair comme une boue tremblante ¹. »

1. *Pierre le Laboureur* est un nom générique sous lequel la plupart des poètes du xiii^e et du xiv^e siècle ont donné leurs satires : ainsi on a la *Vision de Pierre Plowman*,

Les châtelains et les châtelaines chantoient, aimoient, se gaudissoient, et par moments ne croyoient pas trop en Dieu. Le vicomte de Beaucaire menace son fils Aucassin de l'enfer, s'il ne se sépare de Nicolette, sa mie. Le damoiseau répond qu'il se soucie fort peu du paradis, rempli de moines fainéants demi-nus, de vieux prêtres crasseux et d'ermites en haillons; il veut aller en enfer, où les grands rois, les paladins, les barons tiennent leur cour plénière; il y trouvera de belles femmes, qui ont aimé des ménestriers et des jongleurs, amis du vin et de la joie. Un troubadour dit son *Pater*, pour que Dieu accorde à tous ceux qui aiment le plaisir qu'il eut une nuit avec Ogine.

CHANGEMENT DANS LA LITTÉRATURE.
LUTTE DES DEUX LANGUES.

L'époque des bardes, des trouvères, des troubadours, des jongleurs, des ménestrels anglo-galliques, anglo-saxons, anglo-normands, dura près de trois cents ans, de Guillaume le Conquérant à Édouard III. La féodalité altéra peu à peu son esprit et ses coutumes; les croisades agrandirent le cercle des idées et des images, la poésie suivit le mouvement des mœurs; l'orgue, la harpe et la musette prirent de nouveaux sons dans les abbayes, dans les châteaux et sur les montagnes. Selon la tradition populaire, Édouard I^{er} ordonna de mettre à mort les ménestrels du pays de Galles, qui nourrissoient au fond du cœur des vieux Bretons le sentiment de la patrie et la haine de l'étranger. Gray a fait chanter le dernier de ces bardes :

Ruin seize thee, ruthless king!

« Que la destruction te saisisse, roi cruel ! »

Les *lais*, les *servantois*, les romans versifiés, etc., devinrent des pièces de vers séparées, des histoires plus courtes, proportionnées à l'étendue de la mémoire. On sent par la forme même des poèmes, autant que par le style et l'expression des sentiments, qu'une révolution s'est accomplie, que déjà des siècles se sont écoulés.

L'introduction, à l'aide des troubadours et des jongleurs normands, de la poésie provençale et française eut l'inconvénient d'enlever aux compositions saxonnes leur originalité native : elles ne furent plus qu'une imitation, quelquefois charmante, il est vrai, d'une nature

de Robert Langland, le *Credo de Pierre Plowman*, composé vers l'an 1390, etc., etc. Il ne faut pas confondre ces divers ouvrages.

étrangère. Un poète compare l'objet de son amour à un oiseau dont le plumage ressemble à toutes sortes de pierreries et de fleurs. L'amant trop discret pour faire connoître sa maîtresse au profane vulgaire dit gracieusement : « Son nom est dans une note du rossignol. »

Hire nome is in a note of the nyghtingale;

et ce nom, il envoie les curieux le demander à Jean.

La langue d'oïl, en usage parmi les vainqueurs, tenoit le Pouillé des richesses aristocratiques, célébroit les faits d'armes des chevaliers et les amours des *nobles dames*. Guillaume le Conquérant, dit Sugulphe, détestoit la langue angloise. Il ordonna que les lois et les actes judiciaires fussent écrits en français, et que l'on enseignât aux enfants dans les écoles les premiers rudiments des lettres en français.

J'ai dit que les propriétés de France et d'Angleterre furent mêlées par la conquête, et que les propriétaires français transportèrent leur idiome avec eux. Voici la preuve du fait : des religieux bretons, manœuvres, normands, possédoient des couvents et des abbayes dans la Grande-Bretagne; les familles de Ponthieu, de la Normandie, de la Bretagne, et ensuite de toutes les provinces apportées par Léonore de Guyenne, ou conquises par Édouard III et Henri V, eurent des terres dans le royaume anglo-normand.

Guillaume le Bâtard fit présent à Alain, duc de Bretagne, son gendre, de quatre cent quarante deux seigneuries dans le Yorkshire; elles formèrent depuis le comté de Richemond (*Domesday-Book*). Les ducs de Bretagne, successeurs d'Alain, inféodèrent ces domaines à des chevaliers bretons, cadets des familles de Rohan, de Tinteniac, de Châteaubriand, de Goyon, de Montboucher; et longtemps après le comté de Richemond (*honor Richemundix*) fut érigé en duché sous Charles II pour un bâtard de ce roi.

La langue française méprisoit et persécutoit la langue anglo-saxonne. « Tantôt c'étoit un évêque saxon chassé de son siège parce qu'il ne savoit pas le français; tantôt des moines dont on lacéroit les chartes, comme de nulle valeur, parce qu'elles étoient en langue saxonne; tantôt un accusé que les juges normands condamnoient, sans vouloir l'entendre, parce qu'il ne parloit qu'anglais; tantôt une famille dépouillée et recevant d'eux, à titre d'aumône, une parcelle de son propre héritage. » (Aug. Thierry.)

Les deux langues rivales étoient comme les drapeaux des deux partis sous lesquels on combattoit à outrance. Elles luttoient partout; elles fournissoient aux barbarismes du latin d'alors; Guillaume Wyr-

cester écrivoit du duc d'York : *et ARRIVAVIT apud Redbanke prope Cestriam*, « et il ARRIVA chez Redbank près Chester. » Jean Rous dit que le marquis de Dorset et le chevalier Thomas Grey furent obligés de prendre la fuite, pour avoir machiné la mort du duc (le duc d'York, régent sous Henri VI), protecteur des Anglois, *quod ipsi CONTRIVISSENT mortem ducis protectoris Angliæ*. CONTRIVE, mot anglois, *machiner*.

Quelquefois les deux langues alternent dans la même pièce de vers et riment ensemble; les jongleurs vantoient incessamment le beau françois; ils célébroient

Mainte belle dame courtoise
Bien parlant en langue françoise.

Il est, disoient-ils,

Il est sages, biaux et courtois
Et gentiel hom de par françois
Miex valt sa parole françoise
Que de Glocestre la ricoise.
Seïez de bouere et cortois
Et sachez bien parler françois.

Le françois amenoit toujours à la rime le *courtois*, à la grande déplaisance des Anglo-Saxons.

Édouard I^{er} écouta très-respectueusement la lecture d'une bulle latine de Boniface VIII, et ordonna de la traduire en *françois*, parce qu'il ne l'avoit pas comprise.

Pierre de Blois nous apprend qu'au commencement du XII^e siècle Gillibert ne savoit pas l'anglois; mais, versé dans le latin et le *françois*, il prêchoit au *peuple* les dimanches et fêtes. Wadington, historien poète du XIII^e siècle, déclare qu'il écrit ses ouvrages en *françois*, non en anglois, afin d'être mieux entendu des *petits* et des *grands*; preuve que l'idiome étranger étoit prêt à étouffer l'ancien idiome du pays.

On trouve en manuscrit dans la bibliothèque harleyenne une grammaire françoise et épistolaire pour tous les états; une autre en vers françois, et un glossaire roman-latin.

On traduisoit quelquefois en anglois les ouvrages écrits en françois: c'étoit, comme le disoient les poètes, par commisération pour les *lewed*, la classe basse et ignorante.

For lewed men I undyrtoke
In englyshe tonge to make this boke.

Les pauvres scaldes, battus par les trouvères des vainqueurs, et retirés au sein des vaincus, travailloient à reprendre le dessus au

moyen des masses. Ils chantoient les aventures plébéiennes et mettoient en scène, dans une suite de tableaux, *Peter Ploughman*. Ainsi se partageoient les deux muses et les deux peuples. La muse nationale reprochoit au gentilhomme de ne se servir que du françois :

French use this gentleman
And never english can.

« Ce gentilhomme ne fait usage que du françois, et jamais de l'anglois. »

Un proverbe disoit : « Il ne manque à Jacques pour jouer le seigneur que de savoir le françois. »

Ces divisions venoient de loin. Le comte anglo-saxon Guallève (c'est le célèbre Waltheof) avoit été décapité, sous le règne du conquérant, pour s'être associé à la conspiration de Roger, comte de Hereford, et de Ralph, comte de Norfolk. Guallève, comte de Northampton, étoit fils de Siward, duc de Northumbrie. Son corps fut transporté à Croyland par l'abbé Ulfketel. Quelques années après, le corps ayant été exhumé, on le trouva entier et la tête réunie au tronc : une petite ligne rouge indiquoit seulement au cou le passage du fer; à ce collier du martyr, les Anglo-Saxons reconnurent Guallève pour un saint. Les Normands se moquoient du miracle. Audin, moine de cette nation, s'écrioit que le fils de Siward n'avoit été qu'un méchant traître, justement puni : Audin mourut subitement d'une colique.

L'abbé Goisfred, successeur d'Ingulf, eut une vision : une nuit il aperçut au tombeau du comte l'apôtre Barthélemy, et Guthlac l'anachorète, revêtus d'aubes blanches. Barthélemy tenant la tête de Guallève, remise à sa place, disoit : « Il n'est pas décapité. » Guthlac, placé aux pieds de Guallève, répondoit : « Il fut comte. » L'apôtre répliquoit : « Maintenant il est roi. » Les populations anglo-saxonnes accouroient en pèlerinage au tombeau de leur compatriote. Cette histoire fait voir d'une manière frappante la séparation et l'antipathie des deux peuples. (*Orderic Vital.*)

Enfin, selon Milton, l'usage du françois remonte beaucoup plus haut, car il en fixe la date au règne d'Édouard le Confesseur. « Alors, dit-il, les Anglois commencèrent à laisser de côté leurs anciens usages et à imiter les manières des François dans plusieurs choses; les grands à parler françois dans leurs maisons, à écrire leurs actes et leurs lettres en françois, comme preuve de leur politesse, honteux qu'ils étoient de leur propre langage; présage de leur sujétion prochaine à un peuple dont ils affectoient les vêtements, les coutumes et le langage. » (*Hist. of Eng.*, lib. VI.)